

Le Monde

8 novembre 2023

« La paix, en ce moment précis, a l'air d'être un fantôme dans le rêve d'un drogué »

Par Salman Rushdie¹

Discours de l'écrivain, prononcé le 22 octobre, lors de la remise du Prix de la paix à la Foire du livre de Francfort. L'occasion pour l'auteur des « Versets sataniques » de souligner, à l'heure de la guerre en Ukraine et du conflit israélo-palestinien, combien « il est difficile de faire la paix et aussi de la trouver ».

Pour commencer, permettez-moi de vous raconter une histoire. Il était une fois deux chacals, Karataka, dont le nom signifie « prudent », et Damanaka, qui veut dire « audacieux ». Ils occupaient le deuxième rang de la suite du roi lion Pingalaka, mais ils étaient ambitieux et rusés. Un jour le roi lion fut effrayé par un rugissement provenant de la forêt, dont les chacals savaient que c'était le cri d'un taureau fugitif, il n'y avait pas de quoi faire peur à un lion. Ils allèrent voir le taureau et le convinrent de se présenter devant le lion pour lui déclarer son amitié. Le taureau avait très peur du lion, mais il accepta, le lion et le taureau devinrent amis et les chacals furent promus au premier rang par le monarque reconnaissant.

Malheureusement, le lion et le taureau passèrent tant de temps à converser ensemble que le lion cessa de chasser, provoquant la famine chez les animaux de sa suite. Les chacals parvinrent donc à persuader le lion que le taureau complotait contre lui et ils persuadèrent le taureau que le lion envisageait de le tuer, le lion et le taureau s'affrontèrent, le taureau fut tué et il y eut quantité de viande pour tous et les chacals montèrent encore d'un cran dans l'amitié du roi pour l'avoir mis en garde contre le complot et dans l'amitié de tous les autres habitants de la forêt, excepté, bien sûr, dans celle du pauvre taureau, mais c'était sans importance du moment qu'il était mort, et fournissait à tous un excellent repas.

Voilà, très approximativement, ce qui constitue le cadre de la première et de la plus longue partie du livre de fables animalières connu sous le nom de *Panchatantra*, et intitulée *De l'art de provoquer la discorde entre amis*. La troisième partie, *Guerre et paix*, titre qui a servi plus tard à un autre livre bien connu, décrit le conflit entre les corbeaux et les hiboux au cours duquel la duplicité traîtresse d'un corbeau provoque la défaite et l'élimination des hiboux. J'ai repris une version de cette histoire dans [mon roman *La Cité de la victoire* \[Actes Sud, 336 pages, 23 euros\]](#).

Ce que j'ai toujours trouvé fascinant, ou véritablement séduisant, dans les histoires du *Panchatantra*, c'est que beaucoup d'entre elles ne proposent aucune morale. Elles ne plaident pas en faveur de la bonté, de la vertu, de la modestie, de l'honnêteté ou de la retenue. Ruses, manigances et amoralité viennent souvent à bout de toute opposition. Ce ne sont pas toujours les bons qui gagnent – il n'est même pas toujours évident de savoir qui sont les bons. C'est pourquoi elles semblent étrangement contemporaines au lecteur d'aujourd'hui parce que nous, lecteurs contemporains, nous vivons dans un monde d'amoralité, d'effronterie, de duplicité et de ruse, où ce sont souvent les méchants qui gagnent.

« D'où viennent les histoires ? » demandait le jeune Haroun à son père, conteur, dans mon roman, *Haroun et la Mer des histoires* (Gallimard, 2010). Le point le plus important de sa réponse est qu'elles viennent d'autres histoires, de cet océan d'histoires sur lequel nous naviguons tous. Ce n'est pas leur seule origine : il y a aussi la propre expérience du conteur, l'idée qu'il se fait de la vie, et aussi l'époque dans laquelle il vit. Mais la plupart des histoires s'enracinent en quelque sorte dans d'autres histoires, peut-être dans de nombreuses histoires qui se mêlent, se rejoignent, se transforment, devenant ainsi des histoires nouvelles. Tel est le processus que nous appelons « l'imagination ».

¹ Salman Rushdie a reçu le prestigieux Prix de la paix des libraires allemands, le 22 octobre, lors de la Foire du livre de Francfort. La cérémonie intervient quatorze mois après [la tentative d'assassinat de l'écrivain](#) lors d'un festival littéraire dans l'Etat de New York en août 2022. L'auteur des Versets sataniques avait fait l'objet [d'une fatwa de l'ayatollah Khomeyni](#), le Guide suprême iranien, en 1988

J'ai toujours été inspiré par la mythologie, les contes populaires et les contes de fées, non parce qu'ils évoquent des miracles, des animaux qui parlent ou des poissons magiques, mais pour la vérité qu'ils contiennent. L'histoire d'Orphée et d'Eurydice, par exemple, qui a été une source d'inspiration importante pour mon roman *La Terre sous ses pieds* [Plon, 1999] peut être racontée en moins d'une centaine de mots. Pourtant, sous sa forme condensée, elle pose des questions très importantes sur la relation entre l'art, l'amour et la mort. Elle demande : avec l'aide de l'art, l'amour peut-il surmonter la mort ? Et peut-être répond-elle : n'est-ce pas plutôt la mort, en dépit de l'art, qui surmonte l'amour ? Ou encore elle nous apprend que l'art l'emporte sur la question de l'amour et de la mort, et la transcende en la transformant en histoires immortelles. Cette centaine de mots renferme assez de profondeur pour inspirer un millier de romans.

Le réservoir des mythes est vraiment très abondant. Les Grecs, bien sûr, mais aussi la mythologie nordique et l'*Edda poétique*, Esopé, Homère, la *Chanson des Nibelungen*, les légendes celtiques et les trois grandes matières d'Europe, la matière de France, le corpus d'histoires autour de Charlemagne, la matière de Rome, tout ce qui concerne l'empire et la matière de Bretagne, les légendes autour du roi Arthur. Ici, en Allemagne, vous avez les contes populaires rassemblés par Jacob et Wilhelm Grimm. Mais, en Inde, avant que j'entende parler de ces histoires, j'ai grandi avec le *Panchatantra* et lorsque je me retrouve, comme c'est le cas en ce moment, entre deux projets d'écriture, c'est vers ces chacals et ces corbeaux rusés et perfides et tous leurs semblables que je reviens pour leur demander quelle histoire je devrais écrire. Jusqu'à présent, ils ne m'ont jamais laissé tomber. Tout ce que j'ai besoin de savoir de la bonté et de son contraire, de la liberté et de la captivité, et aussi du conflit, je le trouve dans ces histoires. En ce qui regarde l'amour, il faut chercher ailleurs.

Et me voici aujourd'hui devant vous pour recevoir un Prix de la paix et je me demande ce que le monde des fables peut nous apprendre au sujet de la paix.

Les nouvelles ne sont pas très bonnes. Homère nous dit que la paix survient après une décennie de guerre lorsque tous ceux à qui nous tenons sont morts et que Troie a été détruite. La mythologie nordique nous enseigne que la paix apparaît après le Ragnarök, le crépuscule des dieux, lorsque les dieux éliminent leurs ennemis traditionnels, mais sont aussi anéantis par eux. Le mot allemand qui désigne cet événement, *Götterdämmerung*, est plus exact que le mot anglais *twilight*. Le Mahabharata et le Ramayana nous disent aussi que la paix ne s'obtient qu'au prix du sang. Et le *Panchatantra* que la paix, la mort des hiboux et la victoire des corbeaux, ne se réalise qu'au prix d'une trahison.

Mais quittons un instant les légendes du passé pour nous intéresser aux légendes jumelles de cet été, je fais, bien sûr, référence à ce film à deux têtes connu sous le nom de « Barbenheimer ». Le film *Oppenheimer* nous rappelle que la paix ne s'instaure qu'après que deux bombes atomiques, Little Boy et Fat Man, ont été larguées sur les populations d'Hiroshima et de Nagasaki, tandis que *Barbie*, ce monstre du box-office, montre clairement que la paix constante et le bonheur sans mélange, dans un monde où chaque journée est parfaite et chaque nuit une soirée entre filles, n'existent que sous la forme de plastique rose.

Nous sommes rassemblés ici pour parler de paix, alors qu'une guerre fait rage pas très loin – une guerre provoquée par la tyrannie d'un seul homme, sa soif de pouvoir et de conquête, une bien triste histoire qui évoquera peut-être quelque chose à un public allemand – et qu'un autre conflit violent a éclaté entre Israël et la bande de Gaza. La paix, en ce moment précis, a l'air d'être un fantasme dans le rêve d'un drogué. Même le sens de ce mot est un point sur lequel les adversaires ne peuvent se mettre d'accord. La paix pour l'Ukraine ne signifie pas seulement la cessation des hostilités. Elle signifie, et doit signifier, la restitution des territoires occupés et la garantie de leur souveraineté retrouvée. La paix pour l'ennemi de l'Ukraine signifie que l'Ukraine capitule et admette que les territoires perdus sont définitivement perdus. Le même mot et deux interprétations inconciliables. La paix pour Israël et les Palestiniens semble encore plus lointaine.

Il est difficile de faire la paix et aussi de la trouver.

Et pourtant, nous la désirons ardemment, pas seulement la grande paix qui survient à la fin d'une guerre, mais la paix plus réduite de notre vie privée, le désir de se sentir en paix avec notre propre vie et avec le petit monde qui nous entoure. Walt Whitman évoquait la paix comme le soleil qui nous éclaire chaque jour.

O soleil de la paix véritable ! O lumière empressée !

O extase et liberté ! O ce que je veux faire advenir par mon gazouillis !

O le soleil du monde va se lever, éblouissant, et prendre tout son essor !

Comme toi aussi, ô mon idéal, tu vas le faire

L'idéal de Whitman était la paix. Faisons-lui honneur, nous qui sommes réunis dans cet endroit magnifique. Aussi difficile qu'elle soit à trouver, aussi impossible qu'elle puisse sembler à maintenir, cette chose, si complexe à définir, est, en dépit de tout, une de nos grandes valeurs et doit être recherchée avec ardeur.

Mes parents pensaient ainsi quand ils ont décidé de m'appeler « Salman », un nom dont la racine est le mot *salamat*, qui veut dire « la paix ». De sorte que Salman veut dire « pacifique ». Et, de fait, j'étais un garçon extrêmement calme, sage, studieux, paisible par son nom, paisible par nature. Les turbulences sont arrivées plus tard, mais je me suis toujours perçu ainsi. Même si, dans ma vie d'adulte, j'ai eu d'autres idées.

Ma vie a été influencée par les fables, et il y a justement quelque chose de fabuleux dans l'idée d'un Prix de la paix. J'aime l'idée que la paix elle-même puisse être un prix, que ce jury ait quelque chose de magique et même de fantastique, un jury de sages bienfaiteurs qui dispose d'une telle puissance infinie que, une fois par an, et seulement une fois, il peut conférer à un individu, et un seulement, toute une année de paix. La paix en elle-même, véritable, bénie, parfaite, non pas un contentement banal, une « paix ordinaire », mais un grand cru de « pax frankfurtiana », une réserve suffisante pour une année entière, livrée à votre porte dans d'élégantes bouteilles. C'est une récompense que j'aurais été très heureux de recevoir. J'envisage même d'écrire quelque chose à ce sujet, « L'homme qui reçut la paix en guise de récompense ».

Je la vois bien se dérouler dans une petite ville de province, lors de la fête annuelle, par exemple. Il y a les concours habituels, celui de la meilleure tarte et du meilleur gâteau, celui de la plus grosse pastèque, des meilleurs légumes, celui qui consiste à deviner le poids du cochon du fermier, les concours de beauté, de chant, de danse. Arrive un colporteur, vêtu d'une redingote élimée à bord d'une roulotte tirée par un cheval et recouverte de peintures joyeuses. Il ressemble un peu au professeur Marvel, le charlatan itinérant du *Magicien d'Oz*, et il déclare que si on l'autorise à être l'arbitre des concours, il décernera les plus belles récompenses que l'on ait jamais vues. « *Les plus beaux lots !* » crie-t-il. « *Approchez, approchez !* » Ils s'approchent donc, les gens simples de la campagne, et le charlatan distribue des petits flacons aux divers gagnants, des flacons portant l'étiquette « vérité », « beauté », « liberté », « bonté » et « paix ».

Les villageois sont déçus. Ils auraient préféré de l'argent. Et, un an après la foire, il se produit des phénomènes étranges. Après avoir bu le contenu de son flacon, le gagnant du prix de la vérité commence à énerver tout le monde et à se fâcher avec les autres villageois en leur disant exactement ce qu'il pense vraiment d'eux. La beauté, après avoir bu sa récompense, devient encore plus belle, du moins de son propre avis, mais aussi insupportablement vaniteuse. Le comportement licencieux de la gagnante de la liberté choque bon nombre de ses compatriotes, qui en concluent que son flacon devait contenir quelque puissant produit toxique. Le lauréat de la bonté déclare qu'il est devenu un saint, après quoi tout le monde le trouve invivable. Quant à la paix, il est assis sous un arbre et sourit. Au moment où le village traverse tant de turbulences, ce sourire est extrêmement agaçant, lui aussi. Un an plus tard, quand vient l'époque de la fête, le colporteur revient, mais on le chasse de la ville. « *Va-t'en !* lui crient les villageois. *Nous ne voulons pas de ce genre de récompenses. Un saucisson, un fromage, un jambon, un ruban rouge auquel est accrochée une médaille brillante..., voilà des lots normaux. Ce sont ceux-là que nous voulons.* »

J'écrirai peut-être cette histoire, ou peut-être pas. Elle peut tout du moins servir à éclairer avec humour une question sérieuse, à savoir que les concepts que nous considérons tous d'un commun accord comme des vertus peuvent devenir des vices, c'est une question de point de vue et cela dépend de leurs effets sur le monde réel. Dans le livre d'Italo Calvino *Le Vicomte pourfendu*, le héros est coupé en deux par un boulet de canon qui le frappe en plein milieu de la poitrine. Les deux moitiés survivent et leurs blessures sont recousues par un médecin expert, mais il apparaît ensuite que le vicomte pourfendu a été coupé en deux aussi bien moralement que physiquement ; une de ses deux moitiés est devenue incroyablement bonne, tandis que l'autre est désormais incroyablement méchante. De toute façon, l'une comme l'autre provoquent autant de dégâts dans le monde et il est aussi épouvantable d'avoir affaire à elles, jusqu'à ce qu'elles soient recousues ensemble par le même génie de la médecine, et que le vicomte redevenue physiquement singulier mais moralement pluriel, c'est-à-dire humain.

Mon sort, ces dernières années, a été de boire le flacon étiqueté « liberté », et donc d'écrire sans aucune retenue les livres qui me venaient à l'esprit. Aujourd'hui, sur le point de publier mon vingt-deuxième livre, je dois dire que, dans vingt et une occasions sur vingt-deux, l'élixir valait bien la peine d'être bu et m'a permis de mener une belle vie en accomplissant le seul travail que j'aie toujours voulu faire. En ce qui concerne l'occasion restante, à savoir la publication de mon quatrième roman, j'ai appris – nous avons été nombreux à

apprendre – que la liberté peut provoquer une réaction de même force mais contradictoire de la part des forces de l’oppression, mais j’ai aussi appris à faire face aux conséquences de cette réaction et à continuer, de mon mieux, à être un artiste aussi libre que j’ai toujours voulu l’être. Et j’ai aussi appris que bien d’autres écrivains et artistes dans l’exercice de leur liberté ont été confrontés, eux aussi, aux forces de l’oppression, et que, en bref, la liberté pouvait être un vin dangereux à boire. Mais il n’en est que plus nécessaire, plus essentiel, plus important de la défendre et j’ai fait de mon mieux, avec beaucoup d’autres, pour la défendre. J’avoue qu’à certains moments j’aurais mieux fait de boire l’élixir de paix, et de passer ma vie assis sous un arbre. En affichant un sourire béat et bienheureux, mais ce n’était pas le flacon que m’avait tendu le colporteur.

Nous vivons une époque que je n’aurais jamais imaginé connaître au cours de ma vie, une époque dans laquelle la liberté, en particulier la liberté d’expression, sans laquelle le monde des livres ne pourrait exister, se trouve attaquée de toutes parts par des voix réactionnaires, autoritaires, populistes, démagogiques, incultes, narcissiques, superficielles ; où des lieux d’éducation et des bibliothèques sont la cible d’hostilité et de la censure, et où des extrémismes religieux et des idéologies sectaires ont commencé à s’immiscer dans des domaines de la vie où ils n’ont pas leur place. Et il y a aussi des voix progressistes qui s’élèvent en faveur d’une nouvelle sorte de censure « bien-pensante », qui semble vertueuse et que bien des gens, des jeunes en particulier, se sont mis à considérer comme une vertu.

La liberté est donc attaquée aussi bien par la gauche que par la droite, par les jeunes que par les vieux. C’est un phénomène nouveau, encore compliqué par nos nouveaux outils de communication : Internet, où l’on peut trouver des pages au graphisme impeccable, remplies de mensonges malveillants mis sur le même plan que la vérité, et il est difficile pour beaucoup de faire le tri ; nos réseaux sociaux, où l’idée même de liberté est chaque jour malmenée, afin que les milliardaires propriétaires de ces plates-formes puissent opérer une manipulation de masse, qu’ils semblent de plus en plus prompts à encourager – et dont ils tirent profit.

Que faire de la libre expression lorsqu’elle est si largement maltraitée ? Nous devons continuer à faire, avec une vigueur renouvelée, ce qui a toujours été nécessaire : répondre aux propos malveillants par de meilleurs propos, opposer aux récits mensongers de meilleurs récits, répondre à la haine par l’amour, et croire que la liberté peut toujours triompher, même à l’âge du mensonge. Nous devons la défendre corps et âme et lui donner la plus large définition possible de sorte que, évidemment, nous puissions défendre les discours qui nous offensent, car sinon nous ne défendons en rien la liberté d’expression. Les éditeurs sont parmi les gardiens les plus importants de la liberté. Merci de faire ce travail. Faites-le toujours mieux, et plus vaillamment, et permettez à mille et une voix de s’exprimer de mille et une façons différentes.

Pour reprendre l’expression de Cavafy [*Constantin, poète grec du XX^e siècle*], « *les barbares seront là aujourd’hui* », ce que je sais avec certitude, c’est que la réponse aux philistins dans le domaine de l’art, aux barbares dans celui de la civilisation et à la guerre culturelle est peut-être que les artistes de toutes sortes, réalisateurs, acteurs, chanteurs et, bien sûr, professionnels du livre, ces gens qui se réunissent chaque année à Francfort pour fêter l’art ancien du livre, peuvent toujours, tous ensemble, repousser les barbares hors de nos murs.

Avant de conclure, je voudrais remercier tous ceux qui, en Allemagne et au-delà, ont élevé la voix pour exprimer leur solidarité et leur amitié après l’attaque dont j’ai été victime il y a environ quatorze mois. Ce soutien a beaucoup compté pour moi, personnellement et pour ma famille, et il montre à quel point la croyance en la liberté d’expression est vivace et répandue dans le monde entier. L’indignation qui s’est exprimée après l’attaque du 12 août était une marque de sympathie à mon égard, mais elle venait surtout de l’horreur des gens, de votre horreur, en découvrant que la valeur fondamentale d’une société libre avait été violemment et stupidement attaquée. Je suis très reconnaissant du flot d’amitié qui m’a été adressé et je ferai de mon mieux pour continuer le combat en faveur de ce dont vous avez tous pris la défense.

Cependant, en rapportant chez moi ce Prix de la paix, je prendrai aussi le temps de boire l’élixir et de m’asseoir paisiblement sous un arbre en affichant un sourire bienheureux et béat. Merci à vous tous.

Traduit de l’anglais par Gérard Meudal.